

Kigali, un turbulent silence sur le front

Après les massacres et les pillages, l'attente. Dans la capitale rwandaise, où sont arrivés hier deux émissaires des Nations unies, forces gouvernementales et rebelles s'observent. Et le sort des réfugiés reste incertain.

Kigali, envoyé spécial

Le long de la route qui longe le quartier de Kimihurura, autrefois résidence des personnalités politiques du Rwanda, on aperçoit derrière les bosquets les bérets noirs des soldats de la garde présidentielle qui tiennent le quartier. De rares civils dépeçonnés, portant des jerricans d'eau, les ravitaillent entre les lignes. Un bataillon de la «GP», les soldats d'élite de l'ex-président Juvénal Habyarimana, qui sont tenus pour largement responsables des massacres de ces dernières semaines, s'est enterré en première ligne contre les rebelles du Front patriotique rwandais (FPR). A trois cents mètres de là se trouve le premier barrage routier des rebelles.

Kigali est déserte, ses rues jonchées d'arbres abattus, de restes de beuveries, de carcasses de voitures. Dans la grande orgie de massacres et de pillages qui a suivi la mort du président, des gamins ont trouvé les clés sur les voitures et se sont souvent plantés dans le premier candélabre.

Depuis quelques heures, les deux parties respectent, plus ou moins, un cessez-le-feu qui a permis à deux envoyés des Nations unies à New York, le Pakistanais Iqbal Riza et le général canadien Maurice Baril, de parvenir hier après-midi à Kigali par avion, via Kampala. Des tirs d'artillerie et des rafales d'armes automatiques ont pourtant claqué de manière sporadique tout l'après-midi. Le long des lignes gouvernementales, des gamins agitent des boîtes vides en réclamant de l'eau. La ville, li-



Des rebelles du FPR sur la route de l'aéroport de Kigali qu'ils ont pris dimanche.

peur. *«Qu'allons-nous devenir?»* Aucune organisation humanitaire n'a encore pu alimenter de manière suffisante les réfugiés, si bien qu'il a fallu remplir la piscine d'eau pour ne pas mourir de soif. *«Nos rapports avec les FAR sont tendus ici,* confie un des soldats du petit contingent de Bérets bleus qui s'interpose entre les réfugiés et l'armée, à la porte de l'hôtel. *Nous savons que*

l'hôtel est plein d'officiers de renseignements, et nous craignons qu'à tout moment, les miliciens fassent une incursion.» Ce n'est plus un secret pour personne, en effet, et surtout pas pour les FAR, que les Mille Collines héberge les derniers survivants des partis d'opposition ou des ligues de droit de l'homme qui n'ont pas été liquidés. L'ONU a d'ailleurs dû remettre aux

forces gouvernementales la liste complète des réfugiés qui continuent à se cacher dans l'hôtel.

A quelques pas de là, l'hôtel des diplomates, dont les vitres ont éclaté ces derniers jours, héberge désormais les militaires de haut rang de l'armée rwandaise. Tendus, les soldats et les gendarmes sont à l'écoute de Radio Mille Collines, la station des extré-

mistes hutus qui a appelé au meurtre des Tutsis, et qui a recommencé à émettre après avoir été pilonnée par le FPR. Un bataillon et une compagnie de reconnaissance bouclent l'état-major de l'armée, à quelques mètres de là.

Au deuxième étage de l'hôtel, Iqbal Riza vient de rencontrer le major-général Augustin Bizimungu, commandant des FAR, et Augustin Ndiwidiliyimana, commandant de la gendarmerie. *«Le Rwanda vient de vivre une période de violence insensée, affirme Iqbal Riza, nous ne pourrions pas en sortir rapidement.»* L'émissaire tente ici de proposer un cessez-le-feu durable, de permettre aux organisations humanitaires, comme l'Unicef, de se porter au secours des réfugiés et d'essayer de mesurer l'ampleur de la famine. Enfin, les Nations unies n'ont pas perdu l'espoir d'obtenir un statut de neutralité pour l'aéroport. Les FAR, complètement bousculés depuis la perte de l'aéroport et du camp militaire de Kanombe, dimanche, ont tout intérêt à coopérer. Reste encore à l'émissaire pakistanais le plus dur: convaincre les rebelles, qui sont actuellement en position de force.

Jean-Philippe CEPPI

● Intervenant à Genève lors de la session extraordinaire de la Commission des droits de l'homme de l'ONU, le ministre français à l'Action humanitaire, Lucette Michaux-Chevry, a dénoncé hier «le génocide» au Rwanda, en demandant que les responsables qui ont incité aux massacres «soient identifiés, jugés et condamnés».

vrée il y a encore quelques jours à la furie des miliciens, appartenant désormais aux militaires des deux bords, et les montagnes de corps empilés dans les rues ont été enfin enterrés.

Particulièrement symbolique a été la visite éclair des deux envoyés à l'hôtel des Mille Collines et au stade Amahoro, où les derniers Tutsis de la capitale ont trouvé refuge. Au stade, à deux pas de l'hôtel où les Nations unies ont établi leur quartier général, 6 000 réfugiés campent au milieu du parc à véhicules de l'ONU, sous les tribunes, pour se protéger des tirs de mortiers des forces gouvernementales (FAR), qui ont déjà tué plusieurs dizaines de personnes dont un soldat ghanéen. Situé en territoire rebelle, le stade offre un havre de paix en plein enfer. *«Nous savons que nous avons tous eu une chance inouïe, dit un de ces réfugiés, et même si nous souffrons de la faim, nous nous sentons relativement en sécurité.»* Tout autre est le sort des 580 réfugiés qui remplissent les chambres de l'hôtel des Mille Collines, situé sur le «Plateau», le quartier des ambassades et des résidences officielles, en plein territoire gouvernemental. Privées d'eau, d'électricité, de téléphone, des familles entières ont miraculeusement réussi, souvent en graissant la patte aux gendarmes, à trouver refuge à l'hôtel. Dans le hall, armes au poing, la police et l'armée rwandaises bouclent l'accès aux chambres, interdisant aux journalistes ainsi qu'aux émissaires onusiens tout contact avec les réfugiés, qui tentent d'échanger quelques mots à la sauvette. *«Nous avons faim, nous avons*